

ÉLEVER LA DIGNITÉ HUMAINE EN AFRIQUE OCCIDENTALE

par Dada Rudreshvarananda

Dada Rudreshvarananda, moine yogui et enseignant des méthodes yoguiques de la connaissance de soi, est né en France et mort en Afrique de l'Ouest. C'est là qu'il avait commencé son action humanitaire. Après une mission de quelques années en Amérique d'où il a écrit cet article, il était retourné y œuvrer par amour pour ses frères et sœurs africains. Il partage ici un peu de son expérience ; puisse-t-il inspirer à autrui le même dévouement.

UN HÔPITAL POUR LES PAUVRES.....	2
MON EXPÉRIENCE DE LA VIE VILLAGEOISE.....	3
ÉVEILLER LE DÉSIR D'UN CHANGEMENT.....	4
DES ARBRES DANS LE DÉSERT.....	5
DES BANQUES COOPÉRATIVES ALIMENTAIRES POUR EN TERMINER AVEC LA PAUVRETÉ ET L'EXPLOITATION.....	6
UNE DANGEREUSE JALOUSIE.....	7
APPRENDRE À LIRE ET À ÉCRIRE.....	7
LA CRISE DE L'ÉDUCATION ET DE LA DIRECTION MORALE EN AFRIQUE OCCIDENTALE.....	8
LA CONSTRUCTION D'UNE ROUTE VERS LE MONDE.....	8
UN CONFLIT AVEC LA CORRUPTION ET L'ENVIE.....	9
UN DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL DESTRUCTEUR.....	12
LA SANTÉ DANS LES VILLAGES.....	13
LE POINT DE VUE AFRICAIN SUR LE CONTRÔLE DES NAISSANCES.....	14
UNE MENACE DE GUERRE.....	15
LA PUISSANCE DE L'ÉVEIL DES CONSCIENCES.....	16
UN CENTRE RURAL, MODÈLE DE DÉVELOPPEMENT INTÉGRÉ.....	16
COMMENT AGIR LORSQU'ON ŒUVRE DANS LE DÉVELOPPEMENT SOCIAL AU NIVEAU LOCAL.....	17
UNE VUE DE LA T.U.P.....	18

ÉLEVER LA DIGNITÉ HUMAINE EN AFRIQUE OCCIDENTALE

« L'Afrique est 200 ans à la traîne du reste du monde. Voilà pourquoi nos travailleurs devront œuvrer dix fois plus dur en Afrique pendant 20 ans afin de rattraper son retard. » disait Baba¹ aux travailleurs d'Ananda Marga en 1985.

En 1984, je travaillais en Afrique avec l'équipe universelle de secours d'Ananda Marga (AMURT). A la suite de mes expériences [spirituelles], je développais un intense désir de faire quelque chose de concret au service de l'humanité. Je me mis à ressentir profondément la nature précieuse de la vie humaine sur cette terre. Intérieurement je demandais à Baba l'occasion de servir.

¹ « Père », le fondateur d'Ananda Marga. (ndt)

UN HÔPITAL POUR LES PAUVRES

J'arrivais au Burkina Faso en juillet 1985. Le gouvernement fit bon accueil à notre association [humanitaire]. Dada Vishvarupananda, le coordinateur mondial d'AMURT, m'y a rejoint avec les D^{rs} Bharat Roberts et Ram Shettigar des USA. Nous avons rencontré le directeur de la santé de la région désertique du nord du Sahel. Sur sa proposition, affirmant que la ville de Déou, d'une population de 6.000 personnes, avait besoin d'un hôpital, nous sommes allés là-bas en voiture. Nous avons rencontré les gens, qui sont tous musulmans dans la région. Ils nous ont ardemment invités à construire un hôpital, ainsi qu'une retenue d'eau et une bonne route reliant la ville au reste du pays.

Le soir, en rentrant, nous sommes tombés en panne de carburant. Nous avons dû marcher pendant trois heures sous la pluie pour atteindre le prochain village. Le lendemain matin, les médecins de notre équipe ont organisé un campement médical impromptu pour les villageois jusqu'à ce qu'une autre voiture vienne nous chercher. Les villageois étaient tellement dans le besoin que l'endroit nous a à tous semblé être le bon où me mettre au travail. Nous avons choisi de nous concentrer sur la province de Déou et ses 12 villages, d'environ chacun 500 personnes, atteignant ainsi une population totale de 12.000 personnes. Dans l'attente d'autres dons, le D^r Bharat se mit à m'envoyer 1000 \$ chaque mois.

Dada Vishvarupananda était en pourparlers sur un accord de financement à long terme avec l'agence internationale de développement du gouvernement australien (AIDAB). En mai 1986, j'ai signé un contrat d'accord d'organisation non gouvernementale (O.N.G.) avec le gouvernement du Burkina Faso en tant que directeur du programme. Je suis revenu à Déou en juillet avec un « moped » (un petit scooter à moteur) et ai loué une hutte avec un plancher de sable et un toit plat de chaume. Dans un premier temps, j'ai organisé une réunion avec tous les dignitaires du village. Les chefs islamiques, l'imam, sont également venus. Je leur ai dit : « je ne suis pas venu ici établir une nouvelle religion. Je suis venu ici pour vous aider à répondre à vos besoins. » Ils ont été sensibles à cette affirmation et m'ont dit qu'ils voulaient depuis longtemps un hôpital dans leur province. Trois mois plus tard je réussissais à apporter le premier chargement de matériaux de construction et le travail a commencé.

L'imam de Déou était très honnête. Je crois qu'il est l'une des principales raisons qui a fait que les gens ont soutenu notre programme toutes ces années. Les Africains aiment observer les gens et ils comprennent souvent la vraie nature des gens, bonne ou mauvaise, par l'observation. Certains des imams ont même dit publiquement : « Dada est un envoyé de Dieu. »

Les gens de Déou ont fait don d'un terrain où j'ai construit une enceinte résidentielle avec deux maisons. Celles-ci avaient des murs de boue séchée de 45 centimètres d'épaisseur, tapissés de ciment, et les toits étaient de [torchis] épais. La boue séchée est un excellent isolant, il faisait ainsi frais en été et chaud en hiver. Le troisième bâtiment était un hangar de stockage fait de blocs de béton, de neuf mètres par neuf mètres.

Nous avons construit quatre bâtiments dans le complexe hospitalier d'AMURT sur quatre ans : la clinique, la résidence du docteur, une grande salle de réunion, et finalement une aile avec 4 salles de 6 lits chacune.

MON EXPÉRIENCE DE LA VIE VILLAGEOISE

Pendant six mois j'ai régulièrement rendu visite aux différents villages de la province, m'efforçant de trouver le bon endroit où démarrer un programme de développement agricole. Les personnes du petit village de Boulekessi étaient très amicales et hospitalières, bien qu'extrêmement pauvres. Elles en sont venues à me faire confiance et m'ont donné comme habitation une hutte ronde avec un toit de paille pointu qui avait appartenu à un vieil homme qui était mort. Il y avait là un lit africain traditionnel fait de bâtons inégaux qui était extrêmement inconfortable ! Un traducteur vécut là avec moi. Chaque soir, les villageois venaient dans ma hutte avec un très grand bol en bois rempli de gruau dur de millet appelé « tho » et un petit bol de sauce faite à partir de feuilles séchées de gombo ou de baobab. Ils mangeaient le même plat chaque jour de l'année, et quand l'argent manquait, ils le mangeaient sans sel.

Je leur ai demandé de se laver les mains avant que nous partagions la nourriture et de ne pas cracher dans ma hutte, et ils ont acquiescé. Nous nous sommes tous assis sur le sol de terre battue et avons mangé avec les mains du même plat. Ils croient que la terre est un élément purificateur qui absorbe toutes les impuretés. Ils m'ont lentement enseigné quelques mots de peuhl et m'ont raconté leur histoire.

Il y a cent ans, les gens de Boulekessi vivaient dans le sud du pays. A cette époque les guerriers des tribus peuhls ont assiégé leur village, les ont arrachés de force à leur patrie et les ont asservis. Peu à peu ils ont oublié leur religion, leur langue, leur culture et leurs habits traditionnels et ont adopté la culture et la langue de leurs maîtres peuhls. Bien que la révolution de 1983 ait libéré tous les esclaves et ait décrété que celui qui cultive la terre la possède, ils payent toujours, chaque année, leurs « maîtres » avec une partie de leur moisson. Tristement, l'esclavage existe toujours, et également dans de nombreuses autres régions d'Afrique. Un effet positif de mon travail dans cette région est que les gens se sont mis à demander à être payé pour le travail que par tradition ils se sentaient obligés de faire gratuitement. En une circonstance où un maître peuhl demanda aux hommes de lui creuser un puits, personne n'accepta de le faire sans salaire : il fut forcé de les payer.

Plusieurs questions m'ont habité pendant les 12 années où j'ai travaillé là. Pourquoi, par exemple, après des milliers d'années, n'y a-t-il eu aucune amélioration de leur agriculture ou architecture ? Pourquoi n'ont-ils rien fait pour arrêter l'érosion des terres arables par les fortes pluies, alors qu'un simple alignement de petites pierres maintiendraient le sol ? Pourquoi ont-ils mangé la même nourriture jour après jour sans essayer de varier le plat ou d'améliorer son goût par des épices ? Pourquoi n'ont-ils aucun sens de l'hygiène ? Pourquoi, à Bobo Dioulasso, la deuxième plus grande ville du pays, des hommes portant des masques tribaux accomplissent-ils deux fois par an au centre de la ville des sacrifices humains ? Personne n'a le droit d'y assister, cependant ils assassinent une personne innocente dans l'espoir d'avoir de bonnes pluies et une bonne moisson. Pourquoi suivent-ils le dogme qu'ils ne devraient pas faire ce que leurs ancêtres n'ont jamais fait ? Pourquoi une telle volonté à s'opposer aux améliorations de leur mode de vie ?

Quatre cents vieilles veuves avaient été bannies de leur village sous des accusations de sorcellerie. Elles vivaient dans une maison à Ouagadougou, la capitale. Nous leur rendions parfois visite et avons construit un système d'irrigation pour leur jardin. Au village de

Gandafabou, nous avons un champ de millet alors j'apportai la moisson à Déou et la donnais régulièrement à ces pauvres vieilles femmes seules.

Malgré cela, on peut en apprendre beaucoup des Africains. Ils ont un profond respect pour la nature et apprennent beaucoup d'elle. Une fois, une fillette que je connaissais est venue à notre banque alimentaire chercher de quoi manger. Comme elle était seule [contrairement à son habitude], je lui ai demandé des nouvelles de sa grand-mère et elle m'a appris qu'elle était malade. J'accompagnai la fillette à sa hutte et vis que la vieille femme avait un sérieux problème aux jambes. J'envoyai alors mon conducteur à la hutte d'une guérisseuse à 10 kilomètres de là. Quand il y arriva, la vieille guérisseuse l'attendait. Elle lui dit : « j'ai rêvé la nuit dernière qu'une voiture viendrait me chercher pour me porter à une patiente présentant des problèmes de jambe. J'ai donc préparé les remèdes nécessaires. Je suis prête à y aller. » Quand ils arrivèrent sur place, elle enleva ses mules avant d'entrer dans la hutte. Avec beaucoup de respect pour la vieille patiente et pour la nature, elle apprit à la fillette comment faire bouillir les plantes et la patiente guérit. Je me suis alors rendu compte que je pouvais en apprendre de cette femme.

Pourquoi les Africains pensent-ils tellement différemment des Occidentaux ? Lorsque j'ai contemplé les peintures de l'âge de pierre des grottes de Lascaux, en France, j'en ai saisi une raison. Ces dessins préhistoriques étaient extrêmement beaux et colorés. L'harmonie de la peinture de ces artistes primitifs avec les murs des grottes est étonnante. Les Africains, comme d'autres peuples traditionnels autour du monde, disent : « La terre ne nous appartient pas, c'est nous qui appartenons à la terre. Nous appartenons à la nature. » La nature leur enseigne beaucoup de choses à travers leurs rêves. Leur souci principal est de vivre en harmonie avec la nature. Le concept intellectuel occidental selon lequel la nature nous appartient est à la source de la destruction écologique. Mon sentiment est qu'en enseignant aux gens à penser : « Nous appartenons à Dieu. » Shrii Shrii Anandamurti est venu lancer une ère nouvelle qui est dans le prolongement de cette perspective traditionnelle.

ÉVEILLER LE DÉSIR D'UN CHANGEMENT

Chaque soir, quand les villageois venaient à ma hutte, nous parlions de ce qu'ils voulaient. Ils dirent qu'ils voulaient faire pousser des légumes mais qu'ils avaient besoin d'eau pour irriguer. Ils savaient qu'il y avait de l'eau souterraine, en certains endroits, à seulement quelques mètres de profondeur. Leur problème était : comment creuser la terre et atteindre l'eau ?

Là, à Boulekessi, et plus tard dans chaque village où nous sommes allés, nous avons formé une association villageoise. J'ai toujours demandé aux villageois de se réunir pour décider de ce qu'ils voulaient. J'ai senti que mon défi consistait à essayer de leur fournir les ressources dont ils avaient besoin pour réaliser ces choses.

À la fin de l'année 1987, nous eûmes notre premier véhicule, une grosse camionnette Toyota quatre roues motrices, deux places, achetée 20.000 \$ par AMURT USA et Europe. Le Secours luthérien du monde (LWR) avait, au Niger, à 1000 kilomètres de là, un programme de creusement de puits et de culture maraîchère. Il accepta la visite d'un groupe de nos paysans.

J'ai demandé à deux des associations villageoises de choisir des représentants pour ce long voyage et cinq sont venus. Quand nous arrivâmes sur le lieu du programme, l'administration

locale nous présenta à un groupe de paysans. Ceux-ci avaient leurs propres puits, ils cultivaient et vendaient des oignons et gagnaient [ainsi] de l'argent. Les paysans s'assirent tous ensemble et je partis faire une promenade. Quand je revins, deux heures plus tard, les villageois étaient très heureux et enthousiastes. J'eus l'impression d'avoir terminé mon travail. Pour la première fois de leur vie, ils avaient décidé de s'attaquer aux problèmes économiques de leurs villages. Leur ferme détermination fut la force d'entraînement de tout le programme.

Le LWR accepta de financer notre programme de puits. En février 1988, ils envoyèrent un formateur à Boulekessi et creusèrent le premier puits. Nous choisîmes de le creuser dans l'enceinte de Bilali, l'homme le plus âgé du village. Avant cela, celui-ci pensait qu'il allait bientôt mourir. Mais l'eau était si bonne qu'il eut de nouvelles force et énergie pour travailler dans le jardin, et 10 ans après il était toujours en vie. C'était comme une bénédiction pour notre programme.

Les puits furent garnis d'anneaux de béton d'un mètre 40 de diamètre. La profondeur variait de 3 à 12 mètres. Deux villageois formés pour installer les anneaux de ciment étaient des salariés, le reste des travailleurs était payé l'équivalent d'un salaire minimum en vivres par l'ONU. Nous avons creusé un total de 50 puits dans la province. Malheureusement, quelques années plus tard le niveau d'eau a baissé, et seuls certains de ces puits ont encore de l'eau.

En plus d'avoir permis aux gens d'utiliser l'eau des nappes phréatiques pour la culture maraîchère, AMURT s'arrangea, par la suite, pour faire creuser, à l'aide d'un bulldozer, un grand étang de 4 mètres de profondeur et 75 mètres de diamètre qui retient 20.000 mètres cubes d'eau. Nous avons appris aux villageois à planter des arbres et des légumes sur ses berges pour conserver l'eau et la protéger des animaux, mais une fois l'étang creusé, ils perdirent tout intérêt dans la plantation. Il n'y a donc de l'eau dans l'étang que cinq mois par an, après les pluies. Les femmes y recueillent l'eau et les vaches boivent également là. Chacun a été étonné quand un crocodile de plus d'un mètre de long est également venu y vivre, parce que l'endroit le plus proche ayant des crocodiles était à 60 kilomètres de là !

DES ARBRES DANS LE DÉSERT

Une des causes de la désertification du Sahel est la destruction des arbres due à son abattage comme combustible et à un surpâturage animalier. Après le succès de notre première « excursion internationale » au Niger, je réussis à motiver dix villages de sorte qu'ils envoient chacun un représentant pour notre deuxième long voyage. Nous visitâmes des villages nigériens et burkinabé qui avaient planté, autour de leurs jardins, des « barrières vivantes » formées d'arbres *juliflora prosopis*. Ce sont des arbres épineux et à croissance rapide qui ont besoin de peu d'eau. Ils servent de coupe-vent, protégeant les plantes et la couche arable. De nouveau, j'ai laissé mes villageois seuls avec les gens du coin. Ils ont également eu l'occasion de voir de leurs propres yeux comment couper des branches pour le bois de chauffage sans tuer ces arbres. Lors de ce même voyage, je les ai conduits au sud du Burkina Faso voir une forêt. Aucun des villageois n'avait jamais vu de forêt auparavant. Cela leur a laissé une profonde impression.

En 1989 AMURT créa, avec les autorités de Déou, une pépinière qui produisait 30.000 arbres par an. Par la suite les autorités en ont pris la direction et nous avons démarré une deuxième pépinière dans le village de Gandafabou qui produisait 8.000 à 10.000 plants

chaque année. Nous avons formé deux personnes dans chaque village pour enseigner aux autres comment planter et entretenir les arbres. AMURT a planté au total 100.000 arbres dans la région. Quelques villages ont eu un franc succès dans la plantation et la protection des arbres : par exemple, Gandafabou, construit sur une dune. Quand j'y suis allé la première fois, on pouvait voir le village du fond de la dune. Aujourd'hui, vous ne pouvez plus voir les maisons de là, parce que le secteur est plein d'arbres. Ils ont également chaque année la meilleure moisson¹.

DES BANQUES COOPÉRATIVES ALIMENTAIRES POUR EN TERMINER AVEC LA PAUVRETÉ ET L'EXPLOITATION

Les villageois burkinabé pratiquent une forme très traditionnelle d'agriculture. Après la première averse de la saison des pluies, les hommes plantent le millet (une céréale) ou le sorgho dans les champs. Le père fait un trou avec une houe, le fils le plus âgé le suit, sème une graine dans chaque trou et le plus jeune fils enterre la graine avec son pied.

Malheureusement, la pluie tombe de moins en moins au Sahel. Le peuple n'a, en moyenne, qu'une bonne moisson tous les trois ans. En raison de l'érosion, les terres arables diminuent, alors que dans le même temps, la population du village augmente grâce à une meilleure santé. Cette pauvreté critique est empirée par l'âpreté au gain des commerçants. Si l'approvisionnement d'une famille en millet pendant l'année s'épuise avant la moisson, elle doit acheter ou emprunter la nourriture aux commerçants à des prix exorbitants. Pour chaque sac de grain qu'elle prend à crédit, elle doit rembourser deux sacs après la moisson, soit cent pour cent d'intérêt sur quelques mois. Avec le revenu de la moisson, les familles achètent également des poulets, des moutons et des vaches. Ces animaux sont également pour eux une espèce d'assurance, car quand ils ont des dépenses spéciales à faire, ils peuvent vendre un animal. Malheureusement, ils achètent les animaux à la fin de la saison des pluies lorsque les animaux sont gros. En mars ou avril, quand leur millet s'épuise, ils se mettent à vendre les animaux (maintenant très minces) - souvent à un tiers de moins que le prix qu'ils les ont payés - pour acheter leur millet. Tous les ans, l'histoire se répète. C'est le cycle vicieux de la pauvreté.

C'est pourquoi, après discussion avec chaque association villageoise, nous avons décidé de construire un entrepôt pour stocker le grain, qu'ils gèreraient en coopérative. A l'époque de la moisson, ces banques de céréales achèteraient le grain des fermiers à plus haut que la valeur marchande, la stockeraient en toute sécurité de sorte que le village ait toujours un approvisionnement de secours en nourriture, et également le vendrait plus tard dans l'année à meilleur marché que la valeur marchande. De cette façon, à la fois les fermiers et la coopérative y gagnent.

Nous avons construit un total de 14 banques coopératives de céréales, formant des villageois pour gérer le stockage, les comptes et la vente. En 1991, AMURT a signé un contrat avec une agence locale de développement pour recevoir 80 tonnes de sorgho (une céréale) pour nos coopératives. Cette année-là le pays souffrait d'une terrible famine. Quand les pluies sont arrivées, pas un sac de millet n'était disponible dans la région. Le sorgho a été livré dans une petite ville, à 50 kilomètres au sud de Déou. J'ai donc loué un camion à 4 roues motrices de l'armée pour le transporter. Après deux voyages de 10 tonnes chacun, le camion tomba en panne à cause de l'état affreux des pistes de la région. J'ai loué un autre camion, Mercedes, 4

¹ La présence des arbres favorise les pluies. (ndt)

roues motrices, mais au bout de deux voyages, il s'est également cassé. J'ai finalement conduit notre propre petit camion dans les deux sens, transportant deux tonnes de nourriture à chaque voyage.

Les céréales des banques alimentaires ont sauvé la vie des gens lors de la famine. Ceux-ci ont alors compris la nécessité d'entreposer des provisions de secours dans chaque village.

UNE DANGEREUSE JALOUSIE

À Gandafabou, nous avons aidé la famille du chef du village à creuser le premier puits dans son jardin. Nous avons payé ses fils pour qu'ils suivent une formation et creusent ensuite les autres puits. Nous avons également construit une banque de céréale près de sa maison. Son père, qui était très vieux, avait fondé le village et nous appréciait. Il avait donné deux terrains à AMURT. Quand, un an plus tard, nous avons lancé le programme de pépinière dans ce village, il m'a semblé qu'il était temps d'aider d'autres familles. J'ai donc engagé quelqu'un d'une autre famille pour 100 \$ par mois, le salaire minimum au Burkina Faso. Cela a engendré une forte jalousie dans la famille du chef et a divisé le village. Le chef, de colère, a repris le grand terrain qu'il avait donné.

Quand j'ai convoqué une réunion pour essayer de résoudre ce conflit, chacun est venu avec ses armes : couteaux, bâtons et lances. Dans cette atmosphère tendue, je suis tranquillement allé vers chaque homme et lui ai demandé de me donner son arme. Par amitié et respect pour moi, chacun a rendu ses armes, que j'ai empilées devant le plus âgé. Après une longue discussion, Biga, le chef de l'autre clan a invité le clan du chef à en terminer avec l'inimitié et à faire la paix. Biga et le chef se sont levés, prêts à se serrer la main. Soudainement le vieux père du chef s'est levé et a crié : « mon fils ne sera jamais sous Biga ! » Le chef s'arrêta et refusa absolument de continuer en allant à l'encontre de la volonté de son père ; l'effort de rétablissement de la paix a ainsi échoué. La maladie mortelle de la jalousie avait infecté ce chef. En fin de compte, nous avons construit une deuxième banque de céréale pour l'autre clan du village.

APPRENDRE À LIRE ET À ÉCRIRE

Un grand nombre de fermiers des villages étaient illettrés. Quand les coopératives leur vendaient des boîtes de sorgho, elles marquaient le nombre vendu en dessinant de petits dessins stylisés de maisons, chaque trait valant pour une boîte. Les banques alimentaires ont créé chez les gens le besoin d'apprendre à lire, à écrire et à tenir des comptes. Les comités villageois acceptèrent de soutenir cette tentative.

C'est ainsi que nous avons lancé, en 1992, une campagne d'alphabétisation. Chacun dans cette région parle peuhl tandis que les autres langues tribales ne sont pas connues de tous. Toutes les associations [villageoises] ont donc convenu que les cours d'alphabétisation devraient être en peuhl. Nous avons choisi un Mossi dont le nom est « Numéro 1 » pour diriger le programme. Il était un bon exemple pour autrui parce qu'il enseignait une langue qui n'était pas sa langue maternelle.

Je n'ai pas voulu importer de professeurs de l'extérieur de la région, mais ai plutôt voulu créer des emplois pour les villageois. Les associations villageoises ont choisi 10 hommes

comme professeurs. Ces hommes ont suivi une formation de 70 jours, et l'année suivante ont encore reçu une formation de 50 jours. Puis ils se sont mis à enseigner chaque hiver pendant cinq ans, commençant en janvier et finissant en mars. Nous avons donné aux gens du millet pour qu'ils suivent les cours chaque jour. Dans quelques villages, 15-20 personnes ont assisté [aux cours], tandis que dans d'autres seulement 10 personnes les ont suivis. Je me suis efforcé de lancer un mouvement culturel et nous avons imprimé deux éditions d'un journal en langue peuhl pour toute la région, mais nous n'avons pu le rendre autosuffisant.

LA CRISE DE L'ÉDUCATION ET DE LA DIRECTION MORALE EN AFRIQUE OCCIDENTALE

Le système d'éducation en Afrique ne sert souvent pas les besoins des villageois. Il y a des écoles primaires dans la plupart des villages et la loi dit que tous les enfants doivent être présents. L'enseignement est entièrement en français. Les élèves de Déou doivent faire pas moins de 75 kilomètres jusqu'à la ville principale du département pour aller au collège et au lycée. S'ils réussissent leur diplôme, il leur faut alors faire 400 kilomètres jusqu'à la capitale du pays pour suivre des cours à l'université. Ils apprennent une profession, mais les seuls emplois disponibles pour des diplômés d'université sont dans la capitale. C'est pourquoi presque aucun diplômé ne revient pas au village ou ne contribue à son développement. S'ils réussissent, certains enverront une certaine somme d'argent à leur famille au village.

Il y a quelques millionnaires au Burkina Faso, et même quelques personnes très riches habitent à Déou. Cependant, l'argent envoyé aux villages est souvent cause de conflits. Certains aînés du village deviennent si jaloux d'une maison qui est mieux que la leur qu'ils feront tout ce qu'ils peuvent pour la détruire. Pour éviter cela, certains parents de ces personnes riches enterrent leur argent, tandis que leurs enfants restent nus et que leurs épouses sont pauvres. C'est ainsi que le type actuel d'éducation crée une grande division entre les différentes classes sociales.

J'estime que c'est la responsabilité des intellectuels de chaque pays que de mener leurs peuples dans la direction appropriée au bien-être des gens. J'ai observé que quand ils le font, les villageois, même les aînés, finissent par suivre et changent.

LA CONSTRUCTION D'UNE ROUTE VERS LE MONDE

Tandis que leurs vies s'amélioraient, les gens se mirent à rêver d'une route reliant leur village de sorte que les camions puissent venir et qu'on leur achète leurs légumes. La bonne route la plus proche était à 50 kilomètres de Déou. À la saison des pluies, aucun camion ne pouvait suivre les pistes en raison de la boue et de l'eau. Un soir, je portais une tonne et demie de ciment et autres matériaux pour la construction de l'hôpital et notre camion s'est embourbé deux fois. Il m'a fallu 8 heures pour couvrir ces 50 kilomètres. J'ai alors décidé que nous devons faire quelque chose pour résoudre ce problème si nous voulions continuer nos programmes pour ces villages.

Les véhicules s'embourbaient en quatre endroits. J'ai emmené quelques ingénieurs français examiner ces endroits. Ils élaborèrent un projet technique visant à remplir trois de ces endroits de pierres et à construire une section en béton [armé] par-dessus un cours d'eau au quatrième endroit.

Le programme alimentaire mondial de l'ONU nous a donné des vivres avec lesquels payer les villageois qui travaillaient à cette entreprise. Nous avons mis en œuvre le premier de ces programmes de construction de route en juin alors qu'il fait très chaud. Nous donnions aux familles la nourriture à faire cuire la veille au soir, mangions vers 5 h du matin et commençons le travail chaque jour à 6 h quand il faisait plus frais. Le fossé mesurait 150 mètres et cela prit un mois pour le remplir de pierres. À cause de la chaleur, les roches que nous portions étaient brûlantes.

Vers la fin du mois, la tension monta parce que les pluies étaient sur le point d'arriver. Chaque jour les paysans me disaient : « S'il pleut aujourd'hui, nous ne pourrons pas travailler, nous devons faire les semailles. » Parfois il pleuvait dans un autre village, mais pas dans le leur. Ils devenaient extrêmement inquiets. Finalement j'ai déclaré : « Le jour même où vous finirez ce travail, la pluie viendra et vous aurez une très bonne moisson ! » Ma promesse les a complètement rassurés et ils se sont mis à travailler très dur. J'ai cependant immédiatement regretté ce que je leur avais dit et au lieu que ce soit eux qui s'inquiètent, c'est moi qui me suis mis à m'inquiéter ! Le dernier jour de la construction, j'ai généreusement distribué le reste des vivres et suis parti. Dès que je fus parti du village, une forte pluie tomba et ils eurent une abondante moisson ! Maintenant, les gens de là-bas me considèrent comme un « docteur sorcier » !

Nous avons effectué le même travail de construction de route avec trois autres villages, ce qui profita à toute la région. J'ai personnellement travaillé avec les villageois les un ou deux premiers jours, après cela j'ai laissé le contremaître les diriger. Je leur ai toujours donné de généreuses quantités de vivres pour leur travail, plus que ce qu'on leur donnait ailleurs. Lorsqu'on travaille sur un programme de développement, je crois qu'on ne doit jamais être avare ou trop dur en affaire. Cette route vers Déou est toujours en bon état.

UN CONFLIT AVEC LA CORRUPTION ET L'ENVIE

Un des legs tragiques que le colonialisme a fait à l'Afrique est la corruption, répandue parmi un grand nombre de fonctionnaires. Il y a, par exemple, un endroit où il faut un pont. Bien que les agences internationales aient donné plusieurs fois de l'argent au gouvernement pour sa construction, on n'a jamais construit ce pont. L'argent est détourné. Quand nous avons commencé le travail de développement d'AMURT, nous nous sommes peu à peu retrouvés en conflit avec certains de ces fonctionnaires corrompus.

Les Africains sont très sensibles. J'ai parfois involontairement offensé des gens, sans même faire quoi que ce soit. On considère, par exemple, qu'il fait partie des bonnes manières que de rendre régulièrement visite à toutes les autorités locales. J'ai négligé d'effectuer des visites régulières aux gendarmes, la police locale, et ceux-ci ont déposé une plainte mensongère à mon sujet en 1991, plainte qu'ils ont envoyée au siège social de la région du Nord. Le secrétaire des gendarmes de là-bas, qui était l'ennemi de celui qui avait déposé la plainte, me l'a montrée et m'a offert de la déchirer. Apparemment il voulait que je le paye pour cela. Je lui ai dit : « Laisse-la ! » ne prévoyant pas quelle somme d'ennuis elle engendrerait.

En octobre 1991, le directeur de l'administration centrale des O.N.G.s m'a prié de venir le voir à Ouagadougou. Il m'a montré la plainte du gendarme, et m'a demandé de lui soumettre une évaluation de tout mon programme sur ses cinq ans. J'ai écrit un long rapport avec tous

les détails. Après l'avoir reçu, il m'a répondu : « Bien, nous viendrons inspecter vos réalisations. »

Entre temps, je découvris que de l'essence disparaissait régulièrement de notre projet. Quand j'ai montré les comptes à Amadou, l'employé responsable, il a reconnu sa faute et payé l'essence qu'il avait prise.

Peu après cela, j'ai invité le président de chaque association villageoise à venir à Déou pour une réunion à l'hôpital. Amadou vint aussi à cette réunion, avec tous les mauvais garçons du village. Je me suis dit que quelque chose n'allait pas et ai déclaré : « Ces personnes n'étant pas censées être là, la réunion aura lieu dans ma hutte. » Je suis parti, mais au lieu de me suivre, les chefs de villages sont restés en arrière et ont écouté les mensonges et les plaintes d'Amadou pendant deux heures. C'était vraiment un politicien habile. Ils sont ensuite allés voir le maire qui m'a appelé pour me dire : « Ces paysans se sont plaints de votre programme, nous allons donc le clore. »

Je lui ai répondu : « J'en ai signé le contrat avec le ministre national des finances, lui seul peut donc me commander d'arrêter ce programme. » Il m'a dit : « D'accord, mais pour l'instant vous devriez cesser vos activités. » J'ai acquiescé. Je suis alors parti, roulant vers la capitale. En chemin, je me suis arrêté au marché du village de Goromgorom. Là, je vois un vieil homme qui était toujours très drôle et amical avec moi. Il me dit : « *Amadou woda* » ce qui signifie : « Amadou est mauvais ». Je compris alors qu'Amadou, qui était de la même tribu que lui, était au centre de la conspiration visant à faire cesser le programme.

Pour essayer de résoudre ce conflit, je suis allé voir le haut commissaire de la province. Je lui ai raconté mon problème et il m'a promis de venir le résoudre personnellement, quelques jours plus tard. Cependant, quand sa voiture est arrivée, il n'y était pas. Au lieu de cela, il y avait là son adjoint avec des représentants de tous les départements de l'administration. Ils m'ont demandé de me rendre à la maison du maire pour une rencontre. Là, l'autre dada¹ et moi-même, nous sommes retrouvés face à Amadou et ses amis ainsi qu'avec ces fonctionnaires, et chacun était contre nous.

Ce fut un procès. Ils dirent tant de mensonges absurdes contre le programme et moi-même. Il ne m'a pas été difficile de montrer que toutes leurs accusations étaient fausses : j'avais soigneusement gardé tous mes comptes, obéis à toutes les règles du gouvernement, classé tous les rapports exigés, et payé la sécurité sociale et l'impôt sur le revenu de tous les employés. Ils n'avaient rien contre moi.

Après cela, j'envoyai un message à chacune des 14 associations villageoises et des trois associations des femmes que j'avais fondées dans la province. Quand tous ces représentants se sont réunis, je leur ai expliqué le problème. Ils ont écrit une pétition en français déclarant qu'ils soutenaient le programme parce qu'il était utile à leurs villages. Ils ont exigé que les politiciens cessent de harceler le programme, et que le gouvernement le soutienne. Chacun l'a finalement signé de l'empreinte de son pouce. C'était la première fois de leurs vies que ces personnes très pauvres s'affirmaient ainsi face aux représentants du gouvernement.

Deux chefs tribaux respectés, un Mossi et un Peuhl, ont porté cette pétition au maire. Le maire l'a à son tour expédiée au haut commissaire, qui l'a pris comme une claque au visage. C'était lui qui avait secrètement organisé le procès contre moi. Il a alors convoqué tous les

¹ Moine yogui, littéralement « frère aîné » dans la langue indienne. (ndt)

paysans qui avaient signé ce document à une réunion à la capitale. Lors de cette réunion, lui et ses fonctionnaires ont essayé de les intimider et de les convaincre qu'il fallait clôturer le programme. Courageusement, les paysans ont refusé de plier. Finalement le haut commissaire leur a dit : « D'accord, si vous ne voulez pas que nous arrêtions le programme, nous allons au moins jeter son directeur hors du pays. » Il a alors envoyé un télégramme à la capitale disant de très nombreux mensonges sur moi et clamant que j'étais un espion recueillant des renseignements sur les armes des gendarmes et de l'armée.

J'ai alors compris que je devais faire quelque chose. Je suis donc allé voir le président d'une O.N.G. locale célèbre dans une autre province et lui ai demandé conseil. Il m'a organisé une réunion avec le ministre de l'intérieur. En rencontrant ce dernier, j'ai découvert que je l'avais très bien connu à l'époque où il travaillait avec une autre O.N.G. Il était très heureux de me voir. Après une causerie sur mon travail pendant 45 minutes (c'est l'usage africain de la politesse), il a terminé en me disant : « Votre problème ? Ne vous en inquiétez pas, je vais l'étouffer. »

Le problème n'était pourtant pas fini. Nous attendions une mission d'inspection du gouvernement et des O.N.G.s depuis neuf mois. Quand elle est finalement venue, elle a tout d'abord rendu visite au haut commissaire qui a répété tous les vieux mensonges. Je les ai conduits voir chaque village du programme. À la fin de la visite, ils ont dit : « Bien, demain nous tiendrons une réunion publique à Déou pour entendre toutes les accusations. » Quarante paysans environ sont venus. Quand on leur a demandé : « Que pensez-vous du programme d'AMURT ? », chacun s'est levé, l'un après l'autre, et a dit combien il en avait bénéficié. Le programme leur avait donné formation, travail, puits, soins médicaux, nourriture et plus encore. Pour la troisième fois, les paysans n'avaient pas été intimidés par les représentants du gouvernement et m'avaient soutenu.

J'ai pensé que la chose s'arrêterait là, mais quand la commission a publié son rapport, ils ont répété les mêmes vieux mensonges. Je me suis alors rendu compte que je devais aller au plus haut niveau. Je suis allé voir Ganesh, un membre d'Ananda Marga¹ qui avait une grande influence sur tous les dirigeants nationaux. Quand il entendit toute l'histoire, il m'a demandé les noms des gens qui répandaient ces mensonges contre nous. Je lui ai donné cinq noms, y compris le chef des gendarmes, le maire et le haut commissaire. Dans les quinze jours, chacun des cinq avait été transféré.

Un autre ami d'Amadou était un escroc très malin de Déou. On l'appelait Wan Yu parce qu'il aimait regarder des vidéos de Kung Fu. Il était chargé de collecter les taxes de chaque fournisseur sur le marché, mais pendant les trois ou quatre ans où il a eu cette responsabilité, il n'a jamais remis un centime au gouvernement. Il dirigeait également une bande de voleurs de bétail. Selon la loi, chaque fois qu'une vache est trouvée errant sans surveillance, le maire la garde jusqu'à ce que le propriétaire paye une amende pour la récupérer. Wan Yu et sa bande ont malgré cela immédiatement vendu au marché tout le bétail errant et ont gardé l'argent. Wan Yu avait un grand réseau d'amis influents, et versait des dessous de table à beaucoup de personnes, y compris les gendarmes, le maire et même un parlementaire. La police l'a arrêté trois fois, mais chaque fois son ami parlementaire l'a fait libérer.

En raison de son amitié avec Amadou, il s'est mis à s'efforcer de monter les paysans contre moi dans certains villages. Quand j'en ai entendu parler, je suis immédiatement allé voir un

¹ Ananda Marga est un organisme socio-spirituel prônant la pratique du yoga et une philosophie universaliste. (ndt)

vieil ami, Dim Salifou Sawadogo, qui était le chef du parti politique de la majorité au parlement. C'était un homme très instruit, avec une maîtrise d'histoire de l'Université de la Sorbonne en France. Je lui ai raconté tous les crimes de Wan Yu et me suis plaint du député du parlement qui le protégeait. Dès que je fus parti, Sawadogo a appelé ce député et lui a demandé de s'expliquer. Le député s'est efforcé de tout nier, mais il était clair pour Sawadogo que les faits dont je lui avais fait part étaient vrais. Il a exigé que Wan Yu rembourse le gouvernement de tout l'argent qu'il avait volé au cours de ces années, plusieurs milliers de dollars. Le député est retourné à Déou, et a forcé Wan Yu à vendre toutes ses vaches et à rembourser. Par la suite Wan Yu et moi sommes devenus amis.

J'ai appris de ces expériences que, quelle que soit l'importance du service rendu que nous effectuons, il est essentiel de se bâtir un réseau de contacts et de sympathisants. Plus tard, quand d'autres désaccords sont arrivés, je suis immédiatement allé voir nos défenseurs influents, et ils m'ont aidé. J'avais appris à quel point peuvent être dangereuses les fausses accusations.

UN DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL DESTRUCTEUR

Un autre conflit intéressant s'est produit en 1991. Chacune des 14 banques de céréale devait rembourser à AMURT la moitié du sorgho qu'elle avait reçu (10 tonnes chacune) au bout d'un an, et le reste la deuxième année. La première année, chaque banque de céréale a tenu sa promesse. Mais en 1992, le programme Sahel Burkina, un énorme programme bilatéral des gouvernements des Pays-Bas et du Burkina Faso, est venu dans la province. Il avait un budget de 10 millions de dollars, une somme extrêmement exagérée pour cette région terriblement pauvre. Il se mit à distribuer des prêts à tous les paysans. Les paysans, voyant tellement d'argent disponible, ont cessé de payer.

Ce programme a organisé de nombreux cours de formation et payait les paysans 6 \$ par jour pour apprendre les techniques modernes d'agriculture et d'élevage. En outre, il payait aux hommes 8 \$ de transport par jour alors que les paysans allaient à ces cours de formation et en revenaient à pied. On leur donnait donc un total de 14 \$ ou plus par jour, tandis qu'auparavant la plupart d'entre eux ne gagnaient que 10 \$ par mois. En majorité, ils n'ont pas changé leur façon de cultiver, ils ont juste cessé de travailler. Ce programme était trop éloigné de la réalité de la vie des villages africains et tout cet argent se mit à corrompre la population d'une entière province de 120.000 personnes !

Je suis donc allé voir le directeur néerlandais du programme. Je travaillais dans ces villages depuis cinq ans avant qu'il n'arrive, malgré cela il n'a jamais cherché à me rencontrer pour discuter de ses projets. Il m'a dit : « Ne vous inquiétez pas, nous prendrons soin de tout. » Je suis retourné le voir une deuxième puis une troisième fois. Il a simplement tenté de m'apaiser. C'était un homme influent et je ne représentais qu'une toute petite organisation, il ne m'a donc pas jugé important.

Je suis alors allé à l'ambassade des Pays-Bas à Ouagadougou, et ai demandé à parler au chef du service. Celui-ci a accepté de me consacrer cinq minutes, mais quand il a su ce qui se passait, il m'a gardé pendant presque une heure. Il ne pourrait pas croire que leur programme brisait toutes les associations villageoises. Il m'a donc demandé de mettre mes griefs par écrit. Je lui ai soumis un rapport détaillé de deux pages qu'il a expédié au directeur du programme

avec la note : « Vous avez une semaine pour nous montrer pourquoi ne pas arrêter votre programme. »

Ceci a déclenché un énorme conflit dans toute la province. Le directeur burkinabé, qui administrait réellement le programme, a soudainement fait une crise cardiaque. Quand je suis revenu à Déou, les administrateurs du programme ont lancé une attaque personnelle contre moi et ont même fait paraître dans leur petit journal une courte bande dessinée politique me condamnant.

Pour finir, le ministre des finances a convoqué une réunion de réconciliation entre le directeur néerlandais du programme et moi-même. Le jour précédant la réunion, le responsable de l'ambassade néerlandaise est venu me voir et m'a dit : « Quoi que vous vouliez, nous vous le donnerons. » J'ai répondu que le programme devait arrêter les prêts et devait cesser de distribuer librement l'argent. Il a été d'accord.

Quatre ans plus tard, la moitié de la durée prévue pour le programme, un comité d'évaluation est venu voir le travail accompli. Son rapport a conclu à l'échec de 80 pour cent du programme. Le nouveau directeur du programme a alors dû démissionner. L'épouvantable gaspillage a cependant continué, parce qu'il leur a alors fallu trouver d'autres moyens de dépenser leurs 5 millions de dollars restants. Ils ont décidé de faire du village de Gandafabou un emplacement pour touristes. Ils ont ainsi construit des latrines dans un environnement naturel magnifique, au sommet d'une dune, de sorte que les touristes puissent aller là en chameau et utiliser les latrines au sommet de la dune. Inutile de dire qu'on n'a jamais vu le moindre touriste.

Avant l'arrivée de ce programme, j'étais parvenu à faire travailler ensemble les trois tribus de cette région. Les Bellas étaient les anciens esclaves des Touaregs et leur étaient encore subordonnés. Le programme d'alphabétisation d'AMURT en langue peuhl, culturellement neutre, a favorisé l'indépendance des Bellas et a contribué à l'unité générale. Les Néerlandais qui ignoraient ces vieux conflits historiques et psychologiques, payèrent différents professeurs pour alphabétiser en langues tamashek (touareg), mossi et peuhl. L'homme responsable du programme à Déou était un Peuhl et n'engageait que des membres de sa tribu. Les autres s'en plainquirent amèrement et les vieilles divisions et antagonismes tribaux recommencèrent.

Ce programme a presque été un échec total parce qu'ils avaient un énorme budget et ne savaient pas comment dépenser l'argent sagement. Il devait afficher des résultats rapides, alors que les villageois d'Afrique ne changent pas rapidement. La plupart des grands programmes de développement du Tiers-monde échouent, et souvent, comme dans ce cas-ci, ils nuisent en fait à de plus petits programmes et organismes qui aident les gens.

LA SANTÉ DANS LES VILLAGES

Le système médical au Burkina Faso et en Afrique en général est la plupart du temps inefficace. Une des raisons est le manque d'éducation sur l'importance de l'hygiène. Il n'est pas rare de voir un homme payer un vétérinaire pour soigner ses vaches et ne pas dépenser d'argent pour son épouse malade. Chaque matin, dans un village quand nous travaillions, nous nous arrêtions à la maison du chef du village. Son enfant avait un abcès énorme de la taille d'une balle de tennis à la joue. Nous avons insisté tous les jours pour qu'il emmène l'enfant à l'hôpital. Il s'est finalement décidé et l'abcès fut soigné. Un autre garçon avec un abcès

identique a attendu si longtemps qu'on le soigne qu'il s'est retrouvé avec un trou permanent dans la joue.

Deux garçons que j'ai très bien connus sont morts de blennorragie, alors qu'on peut la soigner avec un seul cachet. Ils avaient si honte de leur maladie vénérienne qu'ils ont attendu jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Une autre raison de l'échec du système médical est que le peuple ne fait pas confiance au personnel des hôpitaux. Il est souvent corrompu, s'inquiète peu des paysans et ne maintient pas les équipements propres.

Le vieil imam était mon ami et défenseur. Il était malade depuis deux mois, brûlant de fièvre. Je l'envoie à l'hôpital, mais plus tard [dans la journée] il me raconte que la piqûre qu'on lui a faite l'a rendu, deux heures après, plus malade qu'avant. C'est pourquoi, le lendemain, je l'ai emmené à la capitale et lui ai fait faire, le jour même, des analyses de sang et d'urine. Nous avons découvert que le vrai diagnostic était une forme bénigne de syphilis et une ordonnance de 20 dollars l'a guéri.

Un jour, le conducteur de ma voiture à âne a reçu de l'animal un coup de sabot dans le visage. Le personnel de l'hôpital a simplement nettoyé la plaie et l'a renvoyé chez lui. Quand son œil s'est infecté, je l'ai conduit voir un spécialiste à la capitale. Bien que la salle d'attente soit pleine, le docteur était sur le point de partir au marché. J'ai insisté pour qu'elle examine ce patient, elle a alors fait luire une lumière dans son œil blessé et lui a demandé s'il pouvait voir de la lumière. Comme il a répondu oui, elle a dit que c'était bon et est allée faire ses courses. Peu convaincu, j'ai emmené l'homme chez un docteur français de ma connaissance. Il l'a immédiatement opéré. Il m'a dit après : « Si ce patient était venu à moi immédiatement, j'aurais pu sauver son œil. Maintenant tout ce que je peux faire est de sauver son autre œil. »

Les dirigeants du gouvernement exigent de l'argent des pays riches pour combattre l'épidémie de SIDA qui balaye l'Afrique. Tristement, j'ai observé plusieurs personnes atteintes du SIDA mourir à Déou. Les intellectuels n'élèvent pas la conscience du peuple à ce sujet. J'étais choqué quand j'ai entendu un étudiant en médecine affirmer : « Le SIDA a été inventé par les blancs - il n'existe pas ! ». Par la suite j'ai découvert qu'en fait, beaucoup d'étudiants et autres intellectuels croient également cela. Le directeur d'une compagnie qui vendait des préservatifs a dû démissionner lors d'un scandale parce qu'il avait essayé de convaincre une étudiante d'avoir des rapports sexuels avec lui sans préservatif.

Le Dr Bharat s'est à nouveau rendu au Burkina Faso en 1996. Voyant l'importance des besoins, il a fait passer sa contribution mensuelle à 2000 \$ par mois. Il a également construit un laboratoire dans l'hôpital d'AMURT et nous avons formé un technicien de laboratoire à faire cinq analyses : sang, urine, selles, glycémie et tuberculose.

Nous avons alors décidé de former un travailleur de santé dans chaque village pour enseigner l'hygiène et donner les médicaments de base soignant les maladies les plus courantes. Chaque village a donc élu une personne qui a suivi une formation d'une semaine, avec une formation suivie complémentaire chaque année. Ce programme a très bien réussi et a fait beaucoup pour améliorer la santé des villageois.

LE POINT DE VUE AFRICAIN SUR LE CONTRÔLE DES NAISSANCES

Il y a cinquante ans, si une femme donnait naissance à dix enfants, parfois seul un survivait. Les hommes ont de ce fait épousé plusieurs femmes pour avoir suffisamment d'enfants qui assureraient leur avenir. Aujourd'hui neuf enfants sur dix survivent, les hommes musulmans du Burkina Faso épousent pourtant toujours plus d'une femme.

Les pays capitalistes se plaignent de l'augmentation de la population africaine et affirment qu'il faut en arrêter la croissance. La densité de population est en réalité très faible. La population n'est que de 400 millions sur cet immense continent de 30 millions de kilomètres carrés, assez grand pour l'Europe, les Etats-Unis et l'Inde réunis. Les Africains considèrent leurs enfants comme le trésor de la nation. Les hommes et les femmes s'estiment heureux et riches quand ils ont des enfants, espérant qu'ils vont devenir adultes et les aider à la ferme et la cuisine. Plus une femme a d'enfants, plus son statut et le respect qu'elle reçoit sont élevés. D'ailleurs, les femmes reçoivent souvent plus d'amour et d'affection de leurs enfants que de leurs maris.

Les femmes africaines s'attachent leurs bébés sur le dos et les allaitent pendant deux années ou plus ; pour cette raison, les fils et les filles restent attachés à leur mère leur vie entière. J'ai eu un voisin peuhl qui était très honnête et religieux. Il avait deux épouses qu'il aimait sincèrement. Il ne battait jamais ni ses femmes ni ses enfants. Ses épouses étaient en concurrence quant aux enfants, ainsi, si l'une attendait un enfant, l'autre en voulait un, aussi. Quand je suis parti, les deux épouses avaient sept enfants chacune, et il avait engendré deux autres enfants d'un précédent mariage. Une des épouses est devenue professeur d'alphabétisation. Bien qu'elle enseigna la contraception, elle ne la pratiquait pas parce qu'elle voulait plus d'enfants.

Quand un enfant naît dans une tribu peuhl, il ou elle reçoit une vache. Au moment de leur mariage, les jeunes mariés prennent avec eux toutes les vaches nées de cette vache originelle pour commencer leur nouvelle famille. Les femmes et les hommes sont économiquement indépendants. Les femmes vendent le lait et le beurre clarifié au marché, elles font la cuisine et tissent des nattes pour le toit. Dans les tribus peuhl, la maison appartient à la femme. Si elle en a assez de son mari, elle peut le jeter dehors.

Le contrôle des naissances est une question très sensible en Afrique. C'est un problème politique, économique et culturel. Si nous pouvons aider le peuple à élever graduellement ses niveaux de vie et d'éducation, les femmes voudront naturellement avoir moins d'enfants.

UNE MENACE DE GUERRE

En 1994, la tribu touareg s'est engagée dans une lutte contre le gouvernement du Mali dans l'effort d'acquérir l'indépendance. Cette tribu luttait également contre le gouvernement du Niger et a même réclamé la province d'Oudalan du Burkina Faso comme partie de son territoire. Les combattants rebelles se sont mis à franchir la frontière régulièrement pour acheter de l'essence, et les réfugiés touareg affluèrent au Burkina Faso pour se mettre à l'abri. Leur nombre a atteint 27.000 dans la seule province de Déou.

À ce moment-là, le programme Sahel Burkina avait engagé un professeur d'alphabétisation en touareg qui, sans que les Néerlandais le sachent, travaillait secrètement pour les rebelles. Il essayait de convaincre les Touaregs que la province devrait leur appartenir. La situation est

peu à peu devenue plus dangereuse. Les rebelles se sont mis à conduire dans Déou avec toutes leurs armes, ils ont volé des chameaux et plusieurs des véhicules quatre roues motrices du programme néerlandais. Ils ont à l'occasion tué des personnes pendant leurs vols, mais la police n'a rien fait. Une fois, mon conducteur conduisait sur une piste et un rebelle s'est mis devant lui, le menaçant d'une grenade. Il a simplement ignoré le soldat, a continué à conduire et, miraculeusement, rien ne s'est produit.

Après cela, chaque fois que je sortais en voiture, il me fallait être accompagné de quatre gendarmes et soldats, fortement armés, en motos. À tout moment les rebelles pouvaient nous envahir. Je suis alors allé voir l'autorité en second de l'armée du Burkina Faso, que j'avais précédemment initiée¹. C'était un homme tranquille et un bon diplomate. Quand je lui ai dit combien le secteur était devenu dangereux, il m'a dit : « je ne me rendais pas compte du sérieux. » Il a envoyé un détachement de soldats et les a postés à la frontière, ce qui a arrêté les intrusions des rebelles. L'ONU s'est mise à administrer les camps de réfugiés et, finalement, après qu'un traité de paix a été signé au Mali, a réussi à rapatrier les réfugiés.

LA PUISSANCE DE L'ÉVEIL DES CONSCIENCES

J'ai réussi à organiser des associations des femmes dans trois villages et nous leur avons enseigné comment cultiver des légumes pour devenir économiquement indépendant. Par la suite, l'association des femmes de Déou m'a demandé un moulin pour moudre leurs céréales. J'ai convaincu l'ambassade française de le leur acheter pour un coût de 10.000 \$. Elles ont décidé de former et payer un homme pour le faire fonctionner. Les femmes ont, avec succès, surmonté de nombreux obstacles et ce moulin moud aujourd'hui le millet de toutes les femmes de Déou.

Le vrai succès de notre programme est que les hommes comme les femmes ont appris à s'exprimer, à exprimer leurs besoins, et à combattre pour leur dignité. Nous nous sommes efforcé de créer une union des associations villageoises de la province qui se fédérerait pour former une unité socio-économique indépendante. Combien nous devenions efficaces et combien cet éveil des consciences menaçait les dirigeants traditionnels, peut se voir dans les paroles franches du directeur adjoint burkinabé du programme Sahel Burkina. Après qu'il eut perdu son travail, il m'a avoué que c'était lui qui avait convaincu le gouvernement néerlandais de choisir la province de Déou pour leur programme. La vraie raison pour laquelle il avait choisi notre région, et qu'il n'a jamais révélé à ses associés néerlandais, était d'arrêter le travail d'AMURT ! Il était fier de cette duperie.

Tout cet argent déversé par le gouvernement néerlandais dans notre région durant huit ans fut naturellement un recul pour nous, mais il n'a pas stoppé notre travail d'organisation au niveau du peuple. Il nous a juste fait nous battre plus fort.

UN CENTRE RURAL, MODÈLE DE DÉVELOPPEMENT INTÉGRÉ

En 1994, j'ai concrétisé un projet de Centre rural dans une autre province du Burkina Faso, à 50 kilomètres au sud d'Ouagadougou. Ce fut une aventure intéressante centrée sur notre collaboration avec les gens du coin. La chose fondamentale fut la confiance mutuelle. Dans le

¹ À la méditation yogique. (ndt)

premier village où je me suis rendu, on nous a fait don d'un terrain situé près de la retenue d'eau et d'un autre près de la rivière, soit au total quatre hectares.

Cinq travailleurs locaux bénévoles (LFT) de la capitale sont allés y travailler. Nous avons acheté une pompe à eau pour l'irrigation du village. Puis nous avons construit une grande maison de boue séchée du même genre que celle où j'avais vécu, où chacun avait sa propre pièce. Je leur donnais chaque mois une certaine somme d'argent pour la nourriture et les dépenses, mais le but était qu'ils deviennent autosuffisants. La première année s'est très bien passée, mais ils sont ensuite devenus plutôt paresseux. Dix frères¹, originaires de cette région, que j'avais initiés, sont venus les remplacer et ont travaillé là pendant deux ans. L'un d'entre eux, Akhilesh, était très motivé. Chaque jour il donnait un cours de yoga en ville, à 10 kilomètres de là. Il a également géré la petite pharmacie que nous avons construite où nous vendions des médicaments naturopathiques et allopathiques. Il a aussi créé un centre d'alphabétisation pour les paysans.

COMMENT AGIR LORSQU'ON ŒUVRE DANS LE DÉVELOPPEMENT SOCIAL AU NIVEAU LOCAL

J'ai appris beaucoup de choses durant les années où j'ai travaillé au Burkina Faso. Tout d'abord, qu'il ne faut jamais se fâcher ni perdre son calme. Si vous le faites, les Africains ne l'oublient jamais. Gardez une certaine réserve intérieure quand vous rencontrez un obstacle. Si un projet ne parvient pas à se concrétiser pas dans un village, vous pouvez réessayer dans un autre.

Respectez la position et les responsabilités de tous les chefs de villages et dirigeants gouvernementaux. Soyez toujours à l'heure aux rendez-vous. En Afrique, vous devez être très poli et respectueux. Serrez la main, regardez la personne dans les yeux et demandez : « Comment allez-vous, vous et la famille ? » Faites cela plusieurs fois. Exprimez votre bonheur de la voir. Parlez fort, clairement et continuez à vérifier que vos paroles sont comprises. Parlez avec légèreté de votre programme ; si vous avez un problème, ne l'exprimez qu'à la fin de votre réunion. Les Africains prennent le temps en ce qui concerne les relations humaines.

Avant de visiter un village pour la première fois, trouvez quelqu'un qui connaît les gens du coin pour vous présenter. Allez avec cette personne voir le chef du village et écoutez ce qu'il a à dire. Demandez alors au chef du village d'organiser une réunion générale. Demandez-leur de discuter de leurs besoins. Facilitez leur séance de réflexion, puis aidez-les en donnant la priorité à leurs besoins. À la fin de la réunion, créez une association villageoise avec tous ceux qui montrent de l'intérêt dans la résolution du problème. Aidez-les à exprimer ce qu'eux-mêmes peuvent faire pour résoudre le problème. Votre rôle est d'aller chercher l'argent des fondations pour récompenser leurs efforts. Le peuple doit participer activement à ce processus, parce que si vous faites tout vous-même, vous ne leur donnez pas l'occasion de se développer et de prendre la responsabilité de leurs communautés.

Nous, qui venons en Afrique d'autres pays, apportons avec nous notre point de vue et nos raisonnements et pensons avoir raison. Souvent pourtant nous n'envisageons pas que les Africains ont un autre point de vue, et que de ce point de vue, ce sont eux qui ont raison. Cette attitude est à la source de nombreux malentendus. Nous devons apprendre à connaître leur

¹ Spirituels. (ndt)

façon de penser et découvrir comment s'y adapter ; pas le contraire. Donnez aux autres l'occasion de s'exprimer ; autrement, vous les blesserez dans leur ego et dans leur dignité.

En 1989, Baba s'adressait à une assemblée de membres d'AMURT. À la fin de la réunion, il a demandé si quelqu'un voulait s'exprimer. Le D^r Bharat s'est avancé et a dit : « Baba, notre problème c'est l'argent. » Baba lui a répondu : « Non, notre problème est la planification. Quand elle est là, l'argent vient. » Cela a toujours été mon expérience. Quand je rédige une proposition de programme, après avoir calculé soigneusement et exactement quelles seront les dépenses, je considère que le travail est déjà à moitié accompli. L'argent est immanquablement arrivé. Presque un million de dollars comptant et en espèces a été collecté et investis dans nos programmes pendant les 12 années où j'y ai travaillé.

Ananda Marga n'a peut-être pas les ressources financières, mais nous devrions nous appuyer sur notre efficacité, notre moralité et notre comportement doux et affectueux. Ce sont nos forces. Où que ce soit dans le monde, si nous cherchons ce dont les gens ont véritablement besoin, faisons une planification soignée, et lançons un programme qui réponde véritablement à leurs besoins, nous gagnerons leur appui et l'argent suivra.

Servir l'humanité n'est pas quelque chose que l'on peut faire de temps en temps ; c'est une façon de vivre. C'est s'intéresser en permanence aux intérêts d'autrui. Ce n'est pas quelque chose de mécanique, c'est le fait de constamment penser à comment améliorer son service qualitativement et quantitativement. Si vous vous abandonnez au flot du *Dharma*, de l'action juste, vous verrez alors le programme sembler grandir de lui-même. Car le *Dharma* est le moteur, et il vous poussera à renoncer à vos désirs personnels, à entreprendre des programmes de plus en plus vastes, à prendre des risques, à exiger toujours plus de vous-même. Votre méditation et votre amour spirituel font partie de cette évolution, ils n'en sont pas distincts.

Baba demandait chaque semaine des nouvelles du programme. C'est son inspiration qui nous a fait commencer et persévérer. Il était la force invisible derrière tout cela. Le mérite de notre réussite lui revient.

UNE VUE DE LA T.U.P.¹

Au Burkina Faso, les gens ordinaires n'ont que peu de conscience politique ou socio-économique. Dans nos réunions villageoises, les gens se sont cependant sentis concernés par le bien-être leur collectivité. Au cours de cette élaboration, les moralistes, les gens honnêtes, se sont naturellement présentés pour offrir leur aide.

Je pense qu'on devrait fonder l'action de la T.U.P. sur le service social. Il faudrait tout d'abord veiller aux besoins du peuple. C'est un essor de la base vers le sommet, permettant au peuple de prendre les décisions qui le concernent. Il me semble qu'aujourd'hui le monde a besoin de décisions collectives et plus de dictatures autoritaires. Les meneurs spirituels, les *sadvipras*², doivent faire des recherches approfondies et prendre le temps d'écouter

¹ Théorie de l'utilisation progressiste (*Prout* [prononcez Praot] en anglais), de Prabhat Ranjan Sarkar, qui propose, en autres, l'accès à tous du minimum vital que sont la nourriture, l'habillement, le logement, les soins médicaux et l'éducation ainsi que l'utilisation rationnelle, maximale et progressiste de toutes les ressources (humaines comme non humaines) pour le bien-être de tous. (ndt)

² Les *sadvipras* sont ceux qui doivent (dans la philosophie de la T.U.P.), par leur vigilance politique impartiale (dans la mesure où ils rassemblent les qualités de chaque groupe (intellectuels, commerçants, gouvernants ou militaires, et prolétaires)), empêcher les excès de l'exploitation d'un groupe par un autre. (ndt)

soigneusement les suggestions et les avis de toutes les personnes concernées. De cette façon, ils pourront prendre les meilleures décisions pour le bien-être de tous.

Les O.N.G.s se développent en importance dans le monde, et j'ai constaté que beaucoup de leurs dirigeants partagent des idées et des valeurs en commun avec notre philosophie de la T.U.P. Je pense que nous devrions essayer de travailler avec eux pour élever la dignité humaine des gens.

Un vrai travail social change les communautés, et, comme cela s'est produit en diverses occasions au Burkina Faso, polarise la société et engendre des réactions politiques. Les dirigeants politiques égoïstes se retournent inévitablement contre nous. Pour soutenir notre action visant à aider les gens, les tupistes¹ doivent constamment chercher et former des dirigeants politiques moraux.

Le programme a formé beaucoup de personnes et a créé de nombreux emplois dans les villages : 4 de puisatiers, 15 dans le reboisement, 75 dans la culture maraîchère, 28 dans la gestion des banques de céréales, 10 comme agents de santé (qui sont par la suite devenus autosuffisants), 10 comme professeurs d'alphabétisation et 2 pour faire tourner le moulin à millet. Notre expérience a été d'une valeur inestimable dans l'apprentissage de la mise en place d'une unité socio-économique autosuffisante. On peut faire la même chose dans n'importe quelle région au moyen de coopératives.

Dada Rudreshvarananda, à son retour en Afrique, avait encore lancé plusieurs programmes dont un de création d'accoucheuses villageoises qui continue à se développer et connaît toujours un grand succès. Voir le site web de la [Mission Burkina Faso](#)

Vous avez trouvé ce document sur le site [Les pratiques yoguiques de l'Ananda Marga](#)

¹ Les militants de la T.U.P. (ndt)